

L'œil de la gamine étincela. Elle pensait :
— Deux louis et deux louis que j'ai déjà, ça fait quatre louis... Je m'enrichis, sans que ça paraisse.

Puis tout haut :

— Ça suffit, monsieur. J'aurai mal à la tête... Je serai souffrante... Je me plaindrai... Soyez paisible, m'ama Laurier n'y verra quo du feu ! Après ?

— Le soir, en rentrant chez votre mère, vous vous plaindrez de plus en plus...

— Facile... et ?

— Et, le lendemain, vous resterez au lit toute la journée.

Zénaïde fit un haut-le-corps.

— Toute la journée ! s'écria-t-elle. Sans boire ni manger ?

— Vous pouvez bien faire abstinence pendant vingt-quatre heures...

— Oh ! ça monsieur, c'est impossible !... C'est pour le coup que je tomberais vraiment malade. Mais ça n'empêche rien... Je mangerai quand même... J'aurai apporté quelque chose la veille au soir, et je « tortillerai » pendant que maman sera dehors. Ah ! ça mais, dites donc, monsieur, ça fait une comédie double...

— Aussi, aux deux louis, j'en joindrai trois autres...

— Cinq louis ! Et Zénaïde, ivre de joie. Cent francs pour rester couchée et pour ne rien faire ! C'est ça qui me botte ! Vous êtes un malin, vous profiterez de mon absence pour entrer au magasin quand madame sera sortie, et pour faire vos déclarations à mam'zelle Renée...

— C'est cela même...

— Et ça n'est pas bêt. du tout.

La gamine riait sous cape.

— Je connaîtraï les intrigues de la demoiselle de magasin, pensait-elle, et si elle veut la faire à la grande pose avec moi, tant pis pour elle... j'en ferai un potin !

— Ainsi, nous sommes d'accord ? demanda Léopold.

— Certainement... à condition que vous me donnerez cent francs...

— Je vais vous les donner tout de suite. J'ai confiance en vous, moi... je paye d'avance...

Léopold tira son porte-monnaie, l'ouvrit et y prit cinq louis.

Les feux lointains du gaz mirent des fauves reflets sur les pièces d'or qui miroitaient sous les yeux de l'apprentie. Comment résister aux séductions de cet argent qui promettait tant de bonbons, tant de gâteaux, tant de colifichets, sans compter les soirées passées au spectacle ?

Nous savons que Zénaïde ne songeait même pas à lutter. Elle tendit la main. Les louis y tombèrent avec un petit bruit métallique.

— Merçi, monsieur... balbutia la gamine, à qui l'émotion coupait la voix.

— Vous vous souvenez de ce que vous aurez à faire ?

— De point en point... Demain, souffrante... Après demain, au lit...

— C'est cela même... Au revoir, mon enfant !...

L'apprentie quitta Léopold après avoir noué ses pièces d'or dans un coin de son mouchoir de poche, et, coupant à travers les petites rues de son quartier qu'elle connaissait sur le bout du doigt, elle regagna l'artère principale, c'est-à-dire la rue populeuse et industrielle du faubourg Saint-Antoine.

Pendant quelques secondes, Léopold la suivit des yeux en souriant. Lorsqu'elle eut disparu dans l'ombre, il revint sur ses

pas jusqu'auprès de la gare de Vincennes, regarda l'heure à sa montre, prit une voiture et se fit conduire rue de Navarin, en murmurant :

— Je vais me coucher et dormir... A demain les affaires sérieuses...

IX

Renée, Jules Verdier et Zirza la blonde éprouvaient une mortelle inquiétude. Trois jours s'étaient écoulés sans qu'on eût reçu la moindre nouvelle de Paul.

Jules se demandait s'il ne ferait pas bien de prendre le train de Belgique et d'aller se mettre, à Anvers, à la recherche de son ami. Zirza approuvait fort ce projet.

La fille de Marguerite, avons-nous besoin de le dire, craignait plus que tout le monde qu'il fût mis immédiatement à exécution.

Un empêchement imprévu survint. L'étudiant en médecine reçut une dépêche de son père, qui l'appela en toute hâte à Poitiers auprès de sa mère gravement malade.

Entre l'amour filial et la simple amitié hésiter était impossible. Jules n'hésita pas et partit le soir même, laissant Zirza seule, la chargeant de prévenir Renée de l'obstacle insurmontable qui l'empêchait d'aller en Belgique, et ajoutant la recommandation expresse de lui télégraphier l'arrivée de Paul, aussitôt qu'elle en aurait connaissance.

Le lendemain Zirza se rendit rue Beautreillis avant le départ de Renée pour son magasin, et s'acquitta de la commission de Jules.

Paul ne se doutait point, et pour la meilleure de toutes les raisons, des angoisses dont son inexplicable silence était cause. Il avait rédigé une dépêche pour annoncer son prochain retour, mais le garçon de « l'Hôtel de la Grande Place » chargé de porter cette dépêche au télégraphe, l'avait perdue en route et s'en était pas vanté.

Zirza trouva son amie dans les larmes. Elle la consola de son mieux, sans parvenir à dissiper le sombre chagrin qui s'était emparé de la pauvre enfant, et ce fut le cœur bien gros, les yeux toujours humides, que Renée se rendit chez madame Laurière jour-là.

Zirza lui dit en la quittant :

— Je serai ch z toi, ce soir, à neuf heures...

Je suis sûr que nous trouverons chez ta concierge une dépêche de Paul...

Renée soupira sans répondre. Elle n'osait pas espérer...

Le trotin Zénaïde, jouant à merveille le rôle indiqué par Léopold, arriva de plus d'une demi-heure en retard. Elle se plaignait d'un violent mal de tête, et par moments elle toussait à se rompre un vaisseau dans la poitrine.

Madame Laurier, ne pouvant soupçonner la comédie italienne dont son apprentie la rendait dupe, l'entoura de petits soins.

— C'est un gros rhume qui commence, mon enfant, lui dit-elle, je vais te faire faire de la tisane bien chaude et bien sucrée, et tu retourneras ch z ta mère plus tôt que de coutume.

La fille de Marguerite s'attendrit de son côté sur les prétextes souffrances de la petite misérable, et sortit pour lui acheter une boîte de pâte pectorale afin de rendre sa toux moins pénible.

L'apprentie, corrompue jusqu'aux moelles malgré sa grande jeunesse, riait « in petto » de voir qu'on prenait son mal au sérieux, et trouvait drôle d'être « chouchoutée » (c'était son mot),